

Michel Launey
Paris

Bonjour c'est la galère...

Aus Paris kommend gelangte Damian mit seiner Familie nach Französisch-Guayana. Sofort wurde das Land zum spannenden Entdeckungsfeld für den neugierigen und sprachlich begabten Jungen. Die von seinen kleinen Freunden gehegten Befürchtungen, er werde furchterregende Dinge erleben und vielleicht vor riesigen Schlangen oder Spinnen flüchten müssen, bewahrheiteten sich in keiner Weise. Im Gegenteil: Er liess sich von der Sprache faszinieren und begann, sie mit anderen zu vergleichen. Michel Launey erzählt uns von dieser zaubernden Entdeckungsreise und führt uns anhand einiger schöner Beispiele in das semantische Innenleben der Sprache, ja der Sprachen ein und bringt dabei viel verborgenes Wissen eindrucksvoll ans Licht.

Damien se plaisait beaucoup en Guyane. Depuis le déménagement de sa famille au mois d'août précédent, quittant la grande banlieue parisienne pour Kourou où son père avait accepté un contrat de travail au Centre Spatial, l'installation dans une jolie maison près de Macouria, il allait d'enchantement en enchantement. La remontée du fleuve Kourou jusqu'à un *carbet* de week-end, une de ces maisons sans murs où l'on dort en hamac, au milieu de la forêt amazonienne, avec les arbres de toutes sortes et de toutes tailles aux noms superbes, le wacapou, le moutouchi, le courbaril, le mahot cigare... Celle de Fontainebleau, où il aimait tant se promener auparavant, paraissait un peu maigrichonne et tristounette en comparaison. Ses copains de Mennecy avaient dressé un tableau terrifiant de la Guyane: il allait se faire mordre par des serpents ou par des mygales, attraper des fièvres de toute sorte, mourir de chaud... En fait, les 30 degrés réguliers apportaient une délicieuse fraîcheur après la canicule française d'août 2003 où le thermomètre était resté à 38 pendant près de quinze jours, les serpents étaient rares et les mygales, certes impressionnantes, étaient plutôt inoffensives. Il avait écrit à ses copains des lettres qui allaient leur faire réviser leurs préjugés, et mourir de jalousie...

Très ouvert sur le monde et les gens, Damien s'était déjà fait de nouveaux copains de son âge (douze ans) dans sa classe de cinquième de son collègue. Il aimait en particulier sentir la richesse et la diversité de la société guyanaise. Bien qu'il aie eu des camarades étrangers au collège de Mennecy, il n'y avait pas éprouvé cette impression de contact avec le monde entier, ni le fait que des jeunes très différents de lui étaient en fait des gens du pays: Amérindiens, Créoles, Bushinenge (ou Noirs marrons) descendants des esclaves ayant fui les plantations pour échapper à l'esclavage... Il y avait aussi des élèves étrangers ou d'origine étrangère: Brésiliens, Haïtiens, Africains ou Asiatiques... Sa curiosité du monde et des gens, toujours en éveil, faisait de lui une véritable éponge à absorber des connaissances sur les cultures et les langues. Il avait décidé de se constituer un petit cahier de connaissances sur les langues parlées dans sa classe, et dont pour certaines il n'avait jamais entendu parler avant de venir en Guyane. Pour commencer, il avait cherché à savoir comment on disait «bonjour» dans les langues de ses camarades. Comme il n'avait jamais vu leurs langues écrites, il avait transcrit tant bien que mal leurs réponses, en notant approximativement ce qu'il entendait. Il en était résulté le tableau suivant:

BONJOUR dans les langues de la classe

Informateur	Langue	«Bonjour»
Moi (Damien)	français	bonjour
Anaïs	créole	bonjou
Alan	aloukou (langue bushinenge)	faïtan
Laure	hmong (langue asiatique)	nyojong
Emilio	portugais (du Brésil)	bongdjiya
Charlie	palikour (langue amérindienne)	bayaï

Il montra ce tableau à ses camarades «informateurs», qui se mirent à former une petite société polyglotte où l'on s'amusait en permanence à se saluer dans les langues des autres. Emilio, qui avait été à l'école au Brésil, lui fit cependant remarquer que si l'on prononçait bien à peu près «bongdjiya», c'était une façon de noter cela selon les habitudes du français, et qu'en réalité en portugais on écrivait *bom dia*. De même Laure, qui avait appris à écrire dans sa langue (le hmong), corrigea en écrivant *nyob zoo*, en lui expliquant que le *b* ne se prononçait pas en tant que tel, mais servait en fait à marquer que le mot était prononcé sur un ton haut (il devait en apprendre plus par la suite, comme on le verra), que le son écrit *j* en français s'écrivait *z* en hmong, et que dans cette langue on se servait de voyelles doubles pour noter ce qu'on appelle les voyelles nasales. Cette explication mit Damien dans un abîme de perplexité, mais il se jura d'éclaircir ces mystères plus tard. Pour l'instant, il ne pensait qu'à son entreprise. Par la suite, Alan et Charlie lui annoncèrent qu'ayant communiqué son tableau à des adultes qui savaient écrire leurs langues, ceux-ci avaient corrigé *faïtan* en *fa i tan* (en trois mots), et *bayai* en *ba yis ay*, également en trois mots. Damien refit donc son tableau en corrigeant selon les normes, mais, pour sa gouverne personnelle et à titre de pense-bête, il ajouta comme dernière colonne sa première notation:

A toutes les récréations, les élèves s'amusaient à se saluer ainsi, transformant la cour en une vraie tour de Babel. Ayant au catéchisme appris cet épisode de la Bible, ayant aussi surpris dans la cour une conversation entre deux de ses professeurs dans laquelle toutes deux se plaignaient qu'il y ait tant d'élèves «non-francophones» et tant de langues, Damien ne comprenait pas comment le fait de parler beaucoup de langues pouvait être considéré comme une malédiction, ou comme un fardeau, il y avait au contraire tellement de plaisir et d'amusement à se mettre d'autres langues dans la bouche et dans la tête, le monde en semblait tellement plus riche et coloré.... Ce jour-là, Damien se préparait à aller rendre visite à Emilio, qui l'avait invité à son anniversaire. «A quatre heures de l'après-midi chez moi», avait-il dit; «j'habite derrière le magasin du Chinois qui est juste à côté de la pharmacie». Après avoir choisi avec sa mère un petit cadeau – un livre illustré sur les châteaux-forts et la vie des chevaliers du Moyen-Age, sujet qui fascinait Emilio –, il se laissa déposer en voiture devant la pharmacie et fit à pied les quelque cinquante mètres qui le séparaient de la maison d'Emilio. Il était apparemment le premier, et reconnut Madame de Oliveira, la mère d'Emilio, (il l'avait déjà vue venir chercher son fils à la sortie de l'école), qui arrangeait une table dans le jardin. «Bom dia», lui dit-il, ne sachant pas

trop s'il était fier de lui montrer qu'il connaissait un peu sa langue, ou simplement heureux de lui faire la politesse de la lui parler.

Madame de Oliveira eut un petit sourire narquois:

- Trop tard, Damien, lui dit-elle en français, mais avec un léger accent.
- Comment ça, trop tard, les copains sont déjà partis?
- Non, au contraire, tu es le premier, je dis trop tard parce que tu m'as dit *bom dia*

Damien était stupéfait.

- Ce n'est pas comme ça qu'il faut dire, *bom dia*?
- Si, mais le matin, jusqu'à midi, après ça on dit *boa tarde* (elle prononçait: *boatardji*).

Damien se souvint alors de ses cours d'anglais. Mais oui, bien sûr, le prof leur avait bien dit qu'en anglais, d'abord pour se saluer on pouvait simplement se dire familièrement **hello**, mais qu'en tout cas on ne disait pas **good day** (**good** = *bon*, **day** = *jour*): il fallait dire en quelque sorte, selon le moment de la journée, *bon matin* (**good morning**), *bon après-midi* (**good afternoon**), ou *bon soir* (**good evening**... Comme il n'avait jamais eu l'occasion de se rendre dans un pays anglophone, cette information était restée inexploitée dans un coin de son cerveau... Mais il se rappelait aussi que l'autre jour chez lui, au dîner, ses parents avaient parlé d'une impression bizarre qu'ils avaient en parlant avec des Guyanais: alors qu'en France métropolitaine on peut dire *bonjour* à n'importe quel moment de la journée, il leur semblait que les Guyanais avaient tendance à dire *bonsoir* dès le début de l'après-midi, ce qui paraissait un peu bizarre à des Métropolitains, habitués à n'utiliser *bonsoir* que quand vraiment le crépuscule approchait... Et à cette occasion sa mère, qui parlait bien espagnol, avait mentionné le fait qu'on dit bien **buenos días** jusqu'à environ midi, et qu'ensuite c'est **bue-**

BONJOUR dans les langues de la classe (tableau revu et corrigé)

Informateur	Langue	«Bonjour»	(se prononce)
Moi	français	bonjour	bonjour
Anaïs	créole	bonjou	bonjou
Alan	aloukou	fa i tan	faïtan
Laure	hmong	nyob zoo	nyojong
Emilio	portugais	bom dia	bongdjiya
Charlie	palikour	ba yis ay	bayai

nas tardes qui s'impose... Et Damien savait que l'espagnol et le portugais se ressemblaient beaucoup...

Il y avait donc des langues dans lesquelles on se saluait de manière différente selon le moment de la journée. Damien enregistra bien cette information, et se jura de mieux profiter de ses cours d'anglais: quand on ne parle qu'une seule langue, on a une tendance fâcheuse à croire que toutes les autres sont pareilles, mais quand on en apprend une seconde, on s'ouvre sur des différences qui peuvent nous aider à comprendre d'autres différences encore...

La semaine suivante, Damien observa soigneusement la manière dont son copain Alan et les autres enfants bushinenge se saluaient, et il s'aperçut que **fa i tan** s'employait apparemment à n'importe quelle heure de la journée. C'est donc plein de confiance que, rencontrant dans la rue Alan accompagné de son père, il lança à ce dernier:

– **Fa i tan?**

Le père d'Alan prit alors un air très contrarié, se détourna sans saluer Damien en retour, et dit quelques mots dans sa langue à son fils, sur un ton visiblement irrité. Pourquoi se comporte-t-il ainsi? se dit Damien, très gêné, ne sachant trop s'il avait affaire à un monsieur mal poli, ou si c'était lui-même qui sans le savoir avait fait une gaffe. Le lendemain, dans la cour de l'école, il demanda à Alan:

– Pourquoi ton père il s'est fâché comme ça quand je lui ai dit bonjour?

– Ah, dit Alan, c'est que tu as été impoli. **Fa i tan**, ça va bien entre des copains, parce qu'on a le même âge, mais mon père, tu comprends, il a presque cinquante ans, en plus c'est le capitaine du village, il est très respecté, alors quand tu lui as parlé comme ça il a compris que tu le considérais comme un gamin, il s'est vexé.

Damien avait entendu parler des capitaines et des chefs coutumiers, qui sont

dans leur communauté des autorités reconnues, réglant certains conflits internes et veillant au bon fonctionnement de leur société, et jouant parfois le rôle de porte-parole de la communauté auprès de l'administration. Bon, c'était donc un monsieur important. Petit à petit, il mit les choses en ordre dans sa tête en se disant:

– C'est un peu comme si j'allais trouver un préfet ou un ministre et que je lui dise: «Salut vieux, ça boume?» Il ne serait certainement pas content...

Il comprit alors que les salutations étaient aussi une sorte de rituel, et que les hiérarchies sociales pouvaient avoir une certaine influence sur la manière de se saluer. Il y a des choses qu'on peut faire entre copains, ou entre frères et sœurs, et qui ne sont plus possibles avec des gens plus âgés, ou à qui on doit le respect (il pensa aussi: à qui est-ce que je dis *tu* et à qui est-ce que je dis *vous*? De nouveau il imagina les problèmes des anglophones qui apprennent le français et ne savent pas qui tutoyer et qui vouvoyer...). Il fit tout de même à Alan des reproches bien sentis:

– Tu aurais tout de même pu me prévenir, ça aurait évité que ton père me prenne pour un malpoli. J'espère bien que tu lui expliqueras...

Pour se faire pardonner, Alan lui brosa un petit tableau de la complexité des formes de salutation en aluku: il y en avait pour le matin et pour le soir, ou neutres, il y en avait pour des occasions très formelles où les règles de politesse sont essentielles, et d'autres pour les situations informelles où l'on peut se relâcher... Damien fut ébloui par le raffinement de cette civilisation si mal connue...

Un jour, accompagnant sa mère qui allait acheter des paniers au point de vente organisé par les Amérindiens au kilomètre 24, il y trouva son copain Charlie, qui les informa que sa mère

avait d'autres paniers non exposés, et les invita à passer les voir chez lui, dans le village qui se trouvait un peu à l'écart, à environ 500 mètres de la route. Ils s'y dirigèrent donc, et trouvèrent un alignement de maisons en bois bien propres. Devant la quatrième maison, une femme était en train de faire de la vannerie, assise sur une chaise.

– Voilà ma maman, dit Charlie.
– Bonjour, Madame, dit la mère de Damien.

Damien ne put résister au plaisir d'essayer ses connaissances de palikur:

– **Ba yis ay!** dit-il (et il prononçait correctement: «Bayai»).

Asa grande surprise, la mère de Charlie se retourna pour regarder derrière elle tandis que Charlie faisait entendre un petit rire. Pendant que les deux femmes allaient négocier l'achat d'un panier, Damien demanda à Charlie:

– Pourquoi est-ce que ta mère a fait comme si elle cherchait quelqu'un derrière elle? Et pourquoi as-tu rigolé?

– Ben, dit Charlie, elle était toute seule, ma mère, et elle a cru que tu voyais quelqu'un d'autre.

– Je ne comprends pas, dit Damien.

– Ben oui, tu lui as demandé **Ba yis ay?**, alors que comme elle était toute seule, il fallait lui demander **Ba pis ay?** (il prononçait: «bapiai»).

– Comment cela? D'abord je ne lui demandais rien, je lui disais bonjour, et pourquoi ça ne marchait pas?

– Ah si, en fait tu lui demandais «Est-ce que vous êtes là?» comme s'il y avait plusieurs personnes, et comme elle était toute seule il fallait lui demander «Est-ce que tu es là?»

La discussion dura longtemps, et l'incompréhension de Damien aussi. Finalement il arriva à l'explication du mystère.

En palikur, la personne qui arrive à un endroit où se trouve déjà une ou plusieurs personnes salue en disant

«Ah, tu es là?», ou «Ah, vous êtes là?». Les phrases s'analysent ainsi:

Ba pis ay? Ba yi ay?
Est-ce que toi là? Est-ce que vous là?

C'est bien sûr une «fausse» question. On peut bien dire en français à quelqu'un «Tiens, te voilà?», en sachant très bien que la personne est là, et on ne s'attend pas à ce qu'il réponde «Non, je suis ailleurs». Et justement, en palikur, la réponse à **Ba pis ay?** ou **Ba yis ay?** sera simplement:

– **Ihi** (= oui).

Damien reconstitua aussi avec Charlie la source du malentendu. Ce jour-là, ils étaient déjà plusieurs dans la cour, quand Charlie était arrivé, et c'était plus ou moins ensemble qu'ils lui avaient demandé:

– Eh, Charlie, et toi, comment tu dis bonjour dans ta langue?

Et, se trouvant dans cette position-là, arrivant seul face à plusieurs copains, ce qui était tout naturellement venu à Charlie était **Ba yis ay** *Vous êtes là?* Mais Damien n'était pas au bout de ses surprises. Quelques jours plus tard, étant allé avec ses parents à Cayenne pour faire des courses, il rencontra dans la rue Charlie, accompagné de son grand frère Arthur. Tout fier de lui, au moment où il allait les croiser, et tenant compte du fait qu'ils étaient deux, il leur lança:

– **Ba yis ay?**

– Bonjour, dit Charlie en français, mais tu t'es encore trompé!

– Comment cela? dit Damien. Pourtant vous êtes bien deux.

– Oui, mais on est dans la rue, pas chez nous ou chez toi. Mon frère et moi, nous ne sommes pas assis là sans bouger.

Il y eut de nouveau une explication, dont il ressortit qu'il y avait en fait deux situations possibles. La première, que Damien connaissait déjà, était celle où quelqu'un arrive dans un endroit où se trouvent déjà une ou plusieurs

personnes. Dans ce cas, la politesse veut que ce soit à la personne qui arrive de prendre l'initiative d'entamer la conversation: les autres ne lui ont rien demandé, ils sont là, c'est la personne qui arrive qui change la donne, et c'est à elle de faire quelque chose pour dissiper un éventuel malaise. En revanche, quand les deux personnes qui se rencontrent sont toutes deux en chemin, qu'elles vont l'une au-devant de l'autre, on est en quelque sorte dans une relation symétrique. Dans ce cas c'est la première qui voit l'autre qui salue, mais elle ne lui demande pas si elle est là, elle lui dit simplement «salut», en palikur: **Yaba**.

– Bon, dit Damien, alors on refait la scène.

Il recula de quelques mètres, et les deux amis avancèrent de nouveau l'un vers l'autre.

– **Yaba**, dit Damien.

– **Koh**, répondit Charlie (et ce mot se prononce: «kon»).

– Eh, oh, pourquoi tu m'insultes, maintenant? demanda Damien.

– Mais je ne t'insulte pas, dit Charlie, tu me dis **Yaba**, et quand quelqu'un te dit **Yaba**, tu réponds simplement **koh** (prononcé comme «con»). C'est simplement la réponse, c'est comme si on te dit «ça va?» et que tu réponds «bien, merci».

Eh bien, se dit Damien, à mon tour maintenant de croire que quelqu'un est mal poli alors qu'il se conduit tout naturellement. De langue à langue, de culture à culture, il y a tellement de malentendus possibles, qui peuvent provoquer des conflits sans qu'on l'ait voulu... Mais quand on connaît mieux les autres, la plupart des malentendus se dissipent...

Quelques jours plus tard, il était invité chez Laure Xiong, une très jolie Hmong dont il était déjà vaguement amoureux. Elle lui avait déjà donné quelques éléments de connaissance de sa langue, dont la phonétique était

A l'origine, *haricot* désignait un “ragoût de mouton” (d'un mot francique correspondant à l'allemand actuel *verheeren*, donc un morceau de viande “ravagé, déchiré”). Ce ragoût était généralement accompagné de fèves, et il a attiré à lui leur signe linguistique. – Mais qu'étaient ces fèves au moment de cette transmission? La réponse n'est pas facile, car à l'époque, on confondait tous ces légumes. On croyait par exemple que les “haricots” provenant des Indes occidentales provenaient des Indes orientales (le fameux “effet Colomb”). Certains Français pensaient aussi que les haricots étaient autochtones et nommaient *pois* les haricots en provenance des Antilles. On en arrive à la fin des *haricots* (la fin de tout, mais pas la fin de ces curiosités.)

Il fallait bien trouver une autre étiquette pour cette “viande déchirée”. On lui a donné le nom de *ragoût* (dérivé de *goût*), nom qu'on a détaché de son signifié “mets qui excite l'appétit”, qui lui a été forcé de trouver un nouveau signe, *apéritif*.

(*Curiosità linguistica*, 3/2002)



horriblement compliquée. Il savait déjà qu'il ne fallait pas prononcer le «x» de Xiong comme dans *xylophone*, mais tout simplement comme si c'était un «s». Il avait aussi appris que le hmong avait plus de cinquante consonnes! Et en plus, qu'il y avait huit tons, c'est-à-dire, qu'une variation dans l'intonation avait le même rôle qu'une consonne ou qu'une voyelle. Quand en français je prends le mot «pile» et que je remplace le «p» par un «b», ça fait un autre mot («bile»), et quand dans «petit» je fais la même chose, ça fait un mot qui n'existe pas (*«betit»). En hmong, la même chose arrive avec l'intonation, qu'on note par une consonne finale (mais il ne faut pas prononcer cette lettre autrement que par l'intonation). On avait ainsi:

Écriture	Prononciation	Traduction
pob	«po» avec un ton haut uni	paquet
po	«po» ton moyen uni	pancréas
pos	«po» ton bas uni	épine
pov	«po» ton montant	jeter
poj	«po» ton descendant	femme, femelle

etc. etc... Damien retrouvait toutes les représentations et préjugés qu'on peut se faire sur l'Orient mystérieux, les Asiatiques compliqués... Et pourtant, Laure lui semblait une fille sympathique et plutôt simple... Il avait très envie de mieux connaître aussi sa langue et sa culture, et il se dit que si un petit Hmong, ni forcément plus bête ni forcément plus intelligent que lui, était capable de parler cette langue à sept ou huit ans, c'est qu'elle n'avait rien de si mystérieux et incompréhensible. Tout de même il répéta comme une scène de théâtre avec Laure la façon de se saluer:

- Pour dire «bonjour», tu dis bien **nyob zoo** (prononcé: «nyojong»)?
- Oui, oui, c'est bien: essaie seulement de dire **nyob** («nyo») plus haut que **zoo** «jong», et ce sera très bien.
- Damien s'exerça: «nyo» comme un *mi*, et «jong» comme un *do* d'en dessous. Au bout de quelques essais, Laure fut d'avis que c'était parfait, et qu'il pouvait se lancer en toute confiance.
- Mais, dit Damien, je peux dire comme ça à tes parents?
- Oui bien sûr.
- Et le matin ou le soir?
- Oui, pourquoi?
- Et chez eux ou dans la rue?

- Mais oui, c'est comme si tu disais simplement bonjour. En fait ça veut dire exactement «sois bien»: **nyob** veut dire *être*, et **zoo** veut dire *bien*.

Arrivé donc à la maison des Xiong, les parents de son amie sortirent. Il savait qu'il risquait encore de se tromper, de se «planter» comme disent les jeunes, mais, tout en tremblant, il prit son courage à deux mains, et dit:

- **Nyob zoo.**
- **Nyob zoo**, dirent simplement, tout souriants, Monsieur et Madame Xiong.

Partagé entre le soulagement et l'étonnement, Damien eut une réaction dont il se fit ensuite le reproche, mais c'était plus fort que lui: il éclata de rire. Devant la mine étonnée de ses interlocuteurs, il dit à Laure:

- Laure, explique-leur, qu'ils ne se fâchent pas...

L'explication prit tout de même un moment, mais les choses s'arrangèrent, et Damien eut droit aux félicitations de ses hôtes. Le soir, il s'endormit heureux, pensant aux surprises et aux joies que peut apporter la rencontre de personnes si différentes et au fond si peu différentes de lui-même, et combien la Guyane favorise ces rencontres.

Michel Launey

est professeur honoraire de linguistique à l'Université Paris VII et directeur de recherches honoraire à l'Institut de Recherches pour le Développement. Après avoir étudié le nahuatl du Mexique, il s'est consacré en Guyane à l'étude de la langue palikur, et aux questions de passage au français des élèves non-francophones, en s'attachant à la formation initiale et permanente des enseignants à cette problématique.